

JÉRÉMIE PELTIER

# La fête est finie ?



Peut-on passer une bonne soirée  
sans la mettre sur Instagram ?

Comment trinquer dans un monde post-Covid ?  
À quoi bon faire la fête dans une société hyperfestive ?

Éditions de  
L'Observatoire



La fête est finie ?



Jérémie Peltier

# La fête est finie ?

ISBN : 979-10-329-1970-5  
Dépôt légal : 2021, octobre  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À tous les insouciants,  
qui sont d'utilité publique.  
À Nina, avec qui la vie est une fête.*





« L'univers hyperfestif est très précisément celui où il n'y a plus de jours de fête. »

Philippe Muray, *Après l'histoire*.

« Quand il y a plus d'alcool sur le sol que dans les verres, c'est qu'il est l'heure de rentrer ; quand il y a plus de musique et que t'es tout seul sur la piste, il faut que t'arrêtes de danser.

Lalala, la fête est finie. »

Orelsan, *La fête est finie*.

« Les batailles perdues se résument en deux mots : trop tard. »

Douglas MacArthur.



## *Introduction*

On passe notre vie à se raconter des histoires, à « s’inventer des vies », pour reprendre une expression moderne. La période pandémique n’a pas échappé à cette règle. Chaque jour enfermés dans nos demeures, nous nous prenions pour la Belle au bois dormant, persuadés de vivre dans un conte de Perrault ou dans un dessin animé de Disney. La Covid aurait été la malédiction de la méchante fée. Le confinement : la sieste maudite qui dure un siècle. Dès lors, le vaccin, Pfizer ou Moderna – ou autre ! –, sera le baiser du Prince charmant qui nous sortira de nos songes. Nous connaissons la fin heureuse de la Belle au bois dormant : nous pensons donc naïvement que nous allons, nous aussi, nous réveiller en pleine forme, que le royaume de France est à l’aube de sublimes « années folles » pleines de générosité, de légèreté et d’insouciance comme les années qui suivaient les conflits guerriers de jadis.

Hélas : ce que nous avons vécu n’a absolument rien à voir avec une quelconque guerre, et aucune sorte d’armistice ne sera signée afin de marquer le début de la fin du virus.

Besoin de festoyer, de s'exprimer, de séduire, d'être ensemble ! Que les perspectives sont réjouissantes ! Nous devrions donc recouvrer l'espoir. Nous sommes même à deux doigts de nous dire, comme c'est la coutume, « que la crise a été une chance pour le pays et pour le collectif », une chance pour *se réinventer* et reprendre du poil de la bête. Peut-être que, au moment où vous lisez ce livre, les images – car seules les images comptent ici-bas – de centaines de jeunes gens enfin libérés du masque et en train de boire des bières au bord de tel ou tel canal ont défilé tout l'été sur les chaînes d'info en continu, donnant le sentiment que ça y est : c'est bel et bien reparti. Il y a sans aucun doute un bandeau déroulant du type : « Les jeunes ont retrouvé la liberté », afin d'explicitier ce que vous êtes en train de regarder.

Peut-être même aussi que des festivals se sont tenus ou sont en train de se tenir, que les stades de foot accueillent de nouveau du public, que les salles de concert ont vu le retour de la horde des fans tatoués... Peut-être que ces images structurent et font le récit de la « nouvelle vie » qui s'ouvre sous nos yeux, en effet.

Peut-être. Ou peut-être pas. Peut-être aussi que rien de tout cela n'a encore eu lieu. Impossible à dire. Cela va trop vite. Mais, finalement, quel que soit le moment dans lequel nous sommes, quelles que soient les images qui donnent à voir l'état d'esprit des Françaises et des Français, pouvons-nous prendre quelques secondes pour nous demander lucidement et posément si, vraiment, nous assistons – ou allons assister – *au retour de la fête ?*

Je pose la question, car, on le voit bien, quelque chose ne tourne pas rond en France, s'agissant de la fête, et ce depuis un petit moment... Et toutes ces grandes envolées sur les prochaines Années folles – « Vous allez voir ce que vous allez voir après la crise ! » – ressemblent à une façon assez enfantine de cacher que la fête et son esprit étaient déjà en train de disparaître bien avant la pandémie.

Ce que j'entends par « la fête » ? Je veux parler d'un moment « séparé du reste », je veux parler de la joie, de la légèreté, de la spontanéité, de l'absence de sérieux et de l'art de s'amuser ensemble le temps d'une soirée ou d'un week-end. De l'insouciance momentanée, condition nécessaire pour faire encore la fête. La vérité, c'est qu'on ne voit pas en quoi la fin de la pandémie changerait quelque chose au délitement de la fête et de son esprit que l'on constatait depuis plusieurs décennies. La chute était en cours. Elle n'est pas terminée.

Quand on interrogeait les Français en septembre 2020, 74 % d'entre eux indiquaient que, dans leur vie, ils s'inspiraient de plus en plus des valeurs du passé (contre 65 % en juillet 2017) ; 68 % pensaient qu'en France, c'était mieux avant (contre 64 % en juillet 2017) ; et – seulement – 50 % considéraient que la société et l'humanité évoluaient vers toujours plus de progrès (contre 54 % en 2019)<sup>1</sup>.

Voilà : l'air nous manque. D'ailleurs, les parents ou futurs parents ne se sont pas trompés : alors qu'on annonçait dès le début du premier confinement une

hausse probable de la natalité (ces fameux « bébés covid »), le nombre de naissances en France a atteint en 2020 son plus bas niveau depuis 1945. Perte de confiance, sentiment d'insécurité et lucidité quant au fait que ces enfants grandiraient dans une France pas très drôle et pas très joyeuse ?

Mais pourquoi voir tout en noir quand on pense à l'avenir ? Peut-être me direz-vous que ce que nous allons vivre sera forcément mieux que ce que nous connaissions jadis avant la crise, car cela ne peut être pire ? Tout d'abord, il y a un élément « objectif » à mentionner pour illustrer que l'avenir ne sera pas une grande aventure festive, contrairement à ce que veulent nous faire croire certains « diseurs de bonne aventure », et que cela peut, en effet, être bien pire. Car quand bien même nos « lendemains de fête » nous ont manqué durant cette période (et je veux bien croire à la sincérité de celles et ceux qui l'ont exprimé ainsi), les effets secondaires de la crise sur le secteur de la fête seront nombreux. Il est évident que, plus que toute autre activité, le secteur de la fête a été le secteur le plus touché par la crise sanitaire en France.

Les boîtes de nuit ont été fermées pendant plus d'un an, les fêtes de mariage n'ont eu de cesse d'être annulées ou reportées, la fête du jour de l'an – déjà bien abîmée depuis moult années – n'avait pas la même saveur que les précédentes, et les « fêtes » à domicile, restreintes, ont dû s'organiser dans la plus grande discrétion sous peine d'une descente de police après plainte des voisins.

Dès lors, durant cette pandémie, c'est un pan important de la fête que l'on a sacrifié sur l'autel de la vie, et que l'on a vu disparaître lentement mais sûrement sous nos yeux. Le VIP Room, l'un des mythiques établissements de Paris, ne rouvrira jamais ses portes. En mai 2021, selon les calculs du SNDLL (Syndicat national des discothèques et lieux de loisirs), 25 % des boîtes de nuit étaient en difficulté sur les 1 648 discothèques que comptait la France avant la pandémie. Plus de 130 étaient en liquidation judiciaire. Le syndicat tablait alors sur 1 500 boîtes de nuit seulement qui pourraient rouvrir. Et je ne parle pas de tous les bars et autres lieux festifs qui vont devoir mettre la clef sous la porte, faute d'avoir eu les reins suffisamment solides pour tenir sans clientèle durant la crise<sup>2</sup>. Le bilan sera lourd. Et, pour le dire autrement, les lieux pour se réunir, danser, chanter, boire et rire (les lieux futiles et non essentiels, en somme) vont être tellement mis à mal qu'il sera moins facile de faire la fête après la pandémie, car nous manquerons vraisemblablement d'endroits pour la faire.

Par ailleurs, la période que nous avons vécue aura des conséquences sur le long terme dans les habitudes et comportements des individus. Angoissé d'être contaminé dès qu'il sortira de chez lui, l'individu post-Covid adoptera peut-être un certain nombre de comportements dont il ne voudra plus se défaire et qui sont pourtant peu compatibles avec la participation à une fête le cœur léger : port du masque quand il y a du monde, lavage de mains en permanence, crainte de la bise ou du serrage de main, paranoïa

qui le rendra inadapté à toute forme de festivité avec autrui...

Tout cela, nous pouvons l'entendre, me direz-vous. Rien de nouveau. Et, surtout, qui nous dit que cela va se passer ainsi ? Après tout, dans une société amnésique comme la nôtre, qui oublie les attentats et les décapitations une semaine seulement après les hommages nationaux, tous ces « gestes barrières » seront peut-être oubliés six mois à peine après le retour à la vie normale ?

C'est possible en effet.

Mais, au-delà des effets de la crise sur le secteur de la fête, et même si quelques images nous donnent l'illusion que « ça repart », la réalité est que notre rapport à la fête s'était profondément métamorphosé depuis plusieurs années, et la pandémie n'y est finalement pas pour grand-chose. Cela relevait d'un processus de délitement long, une dégringolade enclenchée depuis plus d'une décennie. Ce que je veux dire, c'est que la fête, pour moult raisons, était déjà plongée dans un sommeil profond bien avant la Covid, qu'il n'y avait déjà plus grand monde pour faire danser la vie, et qu'il n'y a aucune raison pour que ce processus mortifère ne se poursuive pas.

Entre nous, un élément aurait dû nous interpeller : qui a défendu la fête et le secteur festif durant cette période ? Peu de personnes. Mis à part les professionnels du secteur, qui se sont retrouvés bien seuls et bien en peine pour exprimer leurs revendications, aucun grand mouvement de défense n'a émergé, comme cela a pu être le cas, par exemple, pour les



librairies, que tous les bobos des grandes métropoles se sont mis à défendre à coups de tweets #Touche-pasàmalibrairie, scandalisés que des endroits comme des supermarchés de province puissent avoir le droit de vendre des livres, oubliant qu'une grande partie du territoire national n'est tout simplement pas dotée de librairies. Mais ce n'est pas grave, quand on vit dans une bulle. C'est ce que révélait en effet un très bon article de *Slate*<sup>3</sup> publié le 3 novembre 2020, en plein cœur des « tweets de soutien » (#librairies-ouvertes) : alors qu'il venait d'être décidé qu'aucun supermarché ni grande surface culturelle (de type Fnac ou Cultura) n'avait désormais le droit de vendre des livres, Christine Laemmel, l'auteure de l'article, rappelait que sur les 3 200 librairies que compte la France, 935 se trouvent dans la région Île-de-France, dont 700 dans Paris intra-muros. Une librairie française sur cinq se trouve donc à Paris, c'est-à-dire sur une surface de 100 kilomètres carrés. Par contre, si vous vivez à Lens, parmi les corons, vous ne trouverez aucune librairie. À l'inverse, vous aurez accès à un Cultura, plusieurs rayons livres de grandes surfaces et autres points de vente de marchands de journaux. Dans toutes les Hautes-Alpes, on ne dénombre que 9 librairies. Et si l'on se concentre sur la région Centre-Val de Loire, on s'aperçoit que de larges portions aux alentours de Chartres, Orléans ou Tours sont à plus de 20 kilomètres de tout point de vente de livres.

L'article résumait très bien cette situation : « Comment ériger la librairie en sacro-saint lieu de partage, symbole de tolérance et de grandeur d'âme comblant

un besoin vital, quand celle-ci est physiquement absente du quotidien de la majorité des citoyens, dont celles et ceux qui souffrent déjà d'un manque d'accès global à l'éducation et la culture ? »

Passons sur les soutiens à géométrie variable et interrogeons-nous : pourquoi n'avons-nous pas défendu la fête, comme nous avons pu le faire avec autant d'entrain pour d'autres secteurs d'activité ? Pourtant, la fête en tant que « secteur événementiel » est un secteur qui emploie beaucoup de gens, qui « fait de l'argent », comme on dit, et qui est « universel » car touche l'ensemble du territoire, des générations et des classes sociales.

En outre, au-delà même de cette question, pourquoi avons-nous accepté avec autant de facilité la mise sous cloche de la fête, alors que nous étions prêts à faire la révolution si l'on nous interdisait de faire nos petits footings quotidiens et de promener notre chien ?

De quoi ce renoncement à la fête est-il le nom ? Est-ce un problème pour la vie en société et pour le fameux (fumeux) monde d'après ?

Si l'on considère, et c'est l'objet de cet essai, que la fête est d'abord une fête à la vie et à une certaine idée du collectif, ne pas la défendre serait-il le signe d'une société moribonde ou déjà morte ? L'enjeu est pourtant de taille dans une période où des islamistes nous attaquent en nous assenant qu'ils aiment la mort comme nous aimons la vie. Toute fête est une nouvelle expression de notre pulsion de vie, une victoire sur la mort que l'on sait pourtant inéluctable.

Mais comment peut-on faire la fête si l'on est déjà mort ?

Et, une nouvelle fois, ce ne sont pas les quelques buveurs de bière posés le long des canaux parisiens que nous avons observés avec effroi lors de l'apparition des premiers rayons de soleil durant la pandémie qui vont nous faire dire le contraire, ni même les danseurs de quelques soirées clandestines qui se sont fait choper en étalant leur bonheur sur Instagram, ni même la rave party organisée par quelques punks à chiens dans des hangars de Lieuron près de Rennes le soir du jour de l'an (rave party dont on avait eu le sentiment qu'elle avait mobilisé l'intégralité du gouvernement, des services secrets, voire du FBI<sup>4</sup>).

Si personne n'a défendu la fête durant la pandémie, c'est que la population française s'est accoutumée à la disparition de la fête depuis fort longtemps. Ah, je vous assure, il en aurait été totalement différent s'il s'était agi de la disparition d'Amazon, de la suspension momentanée de Netflix ou de la fermeture des magasins de bricolage. Et il était bien plus facile de mépriser la fête comme l'a fait le préfet du Centre-Val de Loire, assurant que la « bamboche était terminée » à la veille du second confinement, plutôt que d'expliquer qu'il fallait cesser de regarder des séries sur son canapé car cela vous rendait totalement débile et prenait trop de bande passante dans cette nouvelle société du télétravail<sup>5</sup>.

En vérité, le préfet a sans doute raison. La bamboche est terminée. Cela fait bien longtemps que notre pays n'est plus une fête.

D'abord parce qu'il n'y a plus de distinction entre un moment festif et un moment non festif, il n'y a plus de séparation entre ce qui relève de la fête et de la non-fête. À force d'avoir voulu tout rendre festif, on a fait mourir la fête, ce moment léger où chacun dépassait son petit « moi », son petit être, ses petites angoisses personnelles. Comme l'a écrit Philippe Muray, l'un des plus grands auteurs ayant pensé la fête à travers son personnage d'*Homo festivus*, « toutes les fêtes d'aujourd'hui se situent au-delà des fêtes. L'univers hyperfestif est très précisément celui où il n'y a plus de jours de fête<sup>6</sup> ».

Pour le dire autrement, quand la bamboche est partout, la bamboche n'est nulle part.

Par ailleurs, si la fête est en état de décomposition depuis longtemps maintenant, c'est aussi parce qu'elle n'est évidemment pas compatible avec l'amour de soi et la privatisation de tout, et notamment des loisirs. Le narcissisme, le repli sur soi et la demande de sur-mesure ont tout simplement rendu la « fête » impossible. Narcisse n'est pas compatible avec Dionysos<sup>7</sup> comme l'a écrit Gilles Lipovetsky. Celui qui ne fait que s'aimer et se regarder ne peut plus faire la fête avec les autres. En fait, ce que l'on appelle encore « fête » aujourd'hui est autre chose qu'un moment festif. Quand on se regarde faire la fête plus qu'on ne la fait, quand on la montre plus qu'on ne la vit, quand on la raconte en direct plutôt que le lendemain (ou le surlendemain, si elle a été vraiment bonne), il en est malheureusement

La fête de soi : Narcisse vainqueur de Dionysos .....	67
On fête la fête plus qu'on fait la fête .....	73
« Et qué s'appelerio Prozac » : en thérapie permanente.....	79
La danse et la séduction n'ont plus besoin de fête.....	85
Danse.....	85
Séduction et sexualité .....	86
Quand le rire est devenu rare.....	90
Un problème avec la légèreté ?.....	90
Les Jean Moulin en jean moulant : quand la fête devient sérieuse.....	98
Nous étions insoucians : nous sommes devenus sérieux .....	103
Attentats : bals contre balles .....	103
Santé et légèreté.....	107
 3. Crises de la fête et nouvelles formes	
de déglingues .....	109
Boîtes, bistrots et bals : table rase .....	110
La fin des boîtes de nuit.....	110
La fin des bistrots.....	116
La fin des bals populaires.....	117
Drogues : de la surenchère à l'autodestruction.....	121
Gigantisme et américanisation.....	125
 4. La fête demain ? Quatre tendances .....	127
Être vu sur les toits du monde.....	127
Le règne de l'éphémère, de l'insolite et du vintage.....	128
Lieu éphémère.....	128
L'insolite et le vintage.....	130

<i>Table</i>	159
La fin du hasard.....	134
La fête à la maison .....	138
<i>Conclusion</i> .....	141
<i>Remerciements</i> .....	145
<i>Notes</i> .....	147